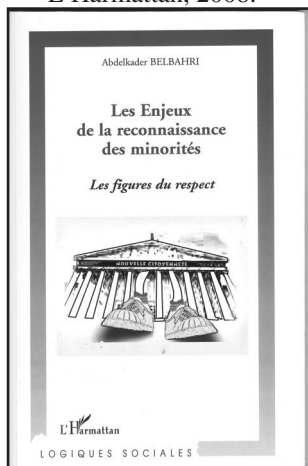


LES ENJEUX DE LA RECONNAISSANCE DES MINORITÉS

Les figures du respect

- Abdelkader Belbahri -

L'Harmattan, 2008.



Le mot « Enjeux » est à prendre ici au sens fort du terme, au sens de « ce qu'on risque de perdre ou de gagner dans une entreprise » comme le dit le dictionnaire. La reconnaissance, le respect et l'accès est ce qu'il s'agit ici de perdre ou de gagner par les minorités dans l'entreprise citoyenne d'une « culture publique du vivre ensemble ». C'est l'ambition que se donne ce livre issu d'un atelier du CRESAL (CNRS, Université Jean Monnet) et qui réunit les contributions des chercheurs qui y ont contribué.

Partant du constat de l'émergence de demandes de respect et de reconnaissance dans les rapports sociaux ces dernières décennies, les auteurs prennent le temps et la distance pour en analyser ce qui, au-delà des contenus revendicatifs, semble bien signifier un « changement de paradigme » dans le fonctionnement de l'espace public : l'idée égalitaire classique d'une politique redistributive n'est plus suffisante en elle-même à garantir contre les injustices sociales et la déqualification citoyenne. Encore moins l'injonction qui a

fait flores à une « intégration » dont l'effet ressenti par beaucoup de catégories ciblées arrive à conjuguer victimisation et bride des aspirations. Les luttes pour la reconnaissance des apports des sujets à la collectivité et contre les atteintes à leur dignité, les préventions du mépris social auquel certaines catégories se trouvent en heurt et qui handicape leur accessibilité aux droits et à l'espace public sont aujourd'hui autant de moteurs essentiels à un fonctionnement émancipateur de et dans l'espace public. De ce fait, le livre invite à re-visiter autrement les limites qui bordent nos catégories de pensée, héritées de cadres de références devenus insuffisants : la « visée de justice » à partir de la reconnaissance de la singularité déborde désormais et complète la revendication d'un droit commun ou la quête d'un statut. Elle conjugue de manière innovatrice universalité et subjectivation.

Le parti pris, qui fait aussi la pertinence de ce livre, est de poser ces « enjeux » non pas à partir d'une spéculation sur des principes ni d'un point de vue de surplomb mais de réalités situées : associations de défense de malades ou de handicapés (J. Ion) ; l'appel des « indigènes de la république » (A. Belbahri) ; le retour dans l'espace public de la question de la torture en Algérie (A. Hammouche) ; la mise en place d'un dispositif ciblant la population turque (C. Autant-Rodier) ; etc. C'est l'analyse concrète de ces cas qui permet, dans une sorte de quasi clinique sociale, de dégager les enjeux de la reconnaissance et du respect comme paradigme fondamental du fonctionnement de la société et de la citoyenneté aujourd'hui.

La postface, rédigée par Rada Ivekovic, est un vrai bijou de synthèse de ces « enjeux » actuels. Elle éclaire le « tournant épistémologique » qui a lieu. Les revendications de reconnaissance émergent comme demandes de justice, dans le creux ou l'effritement des souverainetés, « le gouffre entre un sentiment de justice (et d'injustice) et la sphère de la

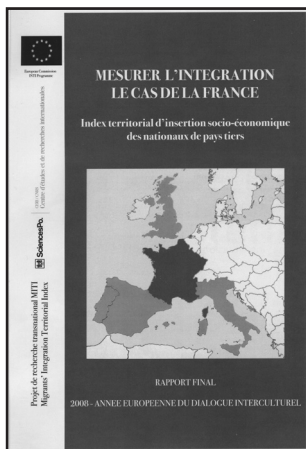
loi », la multcentralité de nos univers et la dynamique d'un appel à une nouvelle alliance entre groupes sociaux inter-reconnaissants. Autant dire qu'il s'agit de ré-instituer l'imaginaire des rapports sociaux et citoyens. Un défi pour le politique et son langage oscillant aujourd'hui entre l'universel et le particulier : « il est probable, quels que soient les objectifs de reconnaissance, d'autonomie, de liberté, qu'il ne soit possible de les rapprocher qu'en s'y prenant par les deux bouts, à la fois du côté de l'universel (de la République) et du particulier (des communautés, des identités) » ■

Abdellatif Chaouite

MESURER L'INTÉGRATION le cas de la France

- Rapport final du projet de recherche
Migrants' Intergration Territorial Index -

- Catherine de wenden, Julie Bourgoin, Elisabetta Salvioni -
Sciences-po, CERI, mars 2008.



Ce projet de recherche, financé par l'Union Européenne, s'insère dans l'optique de se donner, au niveau européen, des instruments

cognitifs permettant de mesurer l'efficacité et l'aptitude des politiques d'intégration sur les différents territoires de l'Europe.

Deux écueils y sont cernés d'emblée. D'abord, la réalité complexe de ce qui est visé par le mot intégration, y compris du fait que la communautarisation des politiques d'immigration a avancé plus vite que celle des politiques d'intégration, longtemps laissées à la prérogative des Etats, compliqués par une rivalité des modèles. Ensuite parce que, même au niveau d'un même pays comme la France, les mesures statistiques demeurent difficiles pour plusieurs raisons : « Les chiffres se référaient de façon alternée aux immigrés et aux étrangers, l'hétérogénéité temporelle des statistiques était importante ; de plus, la question des chiffres régionaux en France et le manque de certains indicateurs ont constitué des obstacles réels ». Ces difficultés font du coup l'objet des recommandations du rapport (facilités d'accès aux données statistiques, méthode de collecte homogène, etc.).

Les indicateurs et les analyses des résultats présentés concernent l'acquisition de la nationalité, les conditions de logement, la santé, les mariages mixtes, les immigrés et le marché du travail ■

A.C.

MES LUTTES, NOS LUTTES

Pour un autre monde

- Jo Briant -

La pensée sauvage, éditions, 2007.



Dieu, du moins celui qui est supposé l'incarner, s'est bien octroyé un jour de repos après s'être exténué en six jours à façonner le monde. Et mal ! Jo Briant, sans dimanche, avec sa silhouette sartrienne corrigée en Sisyphe, n'eut de cesse, en un demi-siècle d'engagement militant, d'en découdre avec ce monde *achevé* par des supporters de la nuit (belliqueux, cupides rapaces, amoureux de la haine...), les décharneurs du Sud (Banque mondiale, OMC, FMI...).

C'est une évidence, les dominants ne manquent pas d'armes. Les dominés confectionnent les leurs comme ils peuvent. Et si Jo Briant a cru utile d'accoler «Nos luttes» et «Mes luttes» dans le titre du livre, c'est bien pour signifier que le combat contre toute domination n'est possible que dans la solidarité. C'est la condition, en effet, pour rendre gorge à toutes ces sangsues qui se nourrissent de la mort : l'esclavage, l'apartheid, la colonisation, la guerre, les totalitarismes, les dictatures et les intégrismes de tous bords, le racisme, la xénophobie, la mondialisation ultra-libérale. C'est aussi dans la mise en commun des leçons d'alternatives, sans exclure le délit de solidarité et la désobéissance civique quand, c'est souvent le cas, les canaux démocratiques sont bouchés.

Comme tout enfant de la guerre, Jo Briant exècre la guerre : « s'il est une lutte primordiale et impérative dans laquelle je me suis toujours reconnu et à laquelle j'ai essayé d'apporter ma contribution, c'est bien ce combat contre toutes les guerres et pour la construction d'un monde pacifique et démilitarisé ». C'est pourquoi, si l'on devait résumer le sens de toutes ses luttes, on les ramasserait en une seule phrase : *lutter contre la mort*. Mort aussi bien physique que symbolique : de l'homme/femme, de la nature, de la liberté, etc. : apartheid, guerre d'Algérie, Larzac, Malville, OGM, réfugiés, immigrés, sans-papiers... Toujours avec cet «impératif catégorique : ne pas céder au désespoir et à la tentation du renoncement, résister, s'opposer de toutes nos forces, pied à pied», cas par cas, en tout lieu, sous toute forme, tout en inscrivant chaque situation dans un contexte global, sans séparer la lutte pour le pain de la lutte pour la liberté, se méfier du paternalisme et de la condescendance, des réponses paresseuses, allier l'urgence et la transformation sociale. Et toujours avec cette flamme d'espoir inextinguible rétive au doute qui s'empare de tout militant. Car rien n'est joué, «il n'y a pas de fatalité historique».

Voilà un livre qui nous fait rentrer dans l'intimité de la militance, qui nous transmet le sens de la dignité, la valeur du «NON !», la rage contre les inégalités et les injustices *ras-le-bord* : «les 5 plus grosses fortunes du monde possèdent ensemble plus que la richesse réunie des 49 pays les plus pauvres». C'est aussi, et de notre plein gré, un livre qui nous «délocalise», car Jo Briant, grand voyageur solidaire, eût pu s'appeler Jo Sans-frontières, Jo Solidarnosc, Jo Soweto, Jo Grozny, Jo Prague, Jo Budapest, Jo Santiago, Jo Constantine, Jo Buenos-Aires, Jo Ramallah, Jo Timor, Jo Tutsi, Jo Cabinda, Jo Mapuches, Jo Coi-Coi...

No pasaran ! ■

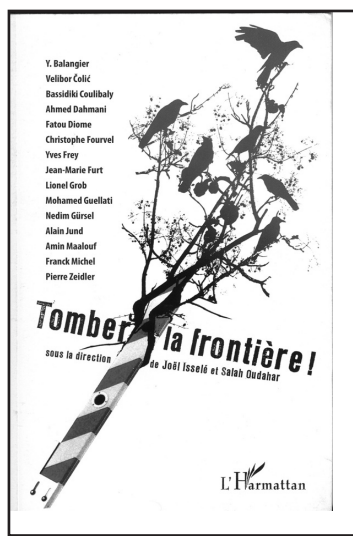
Achour Ouamara

TOMBER LA FRONTIÈRE

- Joël Isselé, Salah Oudahar -

(ss. dir.)

L'Harmattan, 2007.



frontières » qui se constituent et, en face, le nombre de « sans papiers » non autorisés à franchir ces frontières. Y. Balangier explique qu'une frontière matérialise et impose un certain ordre du monde et c'est cet ordre qu'il s'agit aujourd'hui de « tomber »... Symbole de tous ces enjeux, la Méditerranée, « lieu de tous les possibles » : /Au bord de l'eau/L'un fait des pâtés sable/L'autre y creuse son trou dans le sable/ (L. Grob). Un possible sous la forme encore d'un « acte manqué » politique (F. Michel).

Les initiatives comme le festival Strasbourg-Méditerranée construisent la promesse de sortir de cet acte manqué : en lançant des ponts au-dessus des frontières, elles contribuent à élaborer les paradigmes d'un nouveau devenir : le devenir de la *diversalité* annoncé par E. Glissant ■

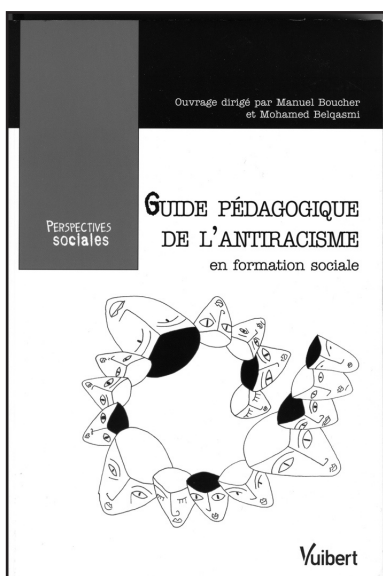
Abdellatif Chaouite

« Je rêve d'un monde où il y aurait une grande diversité culturelle avec moins de frontière alors qu'en fait nous sommes dans un monde où il y a de plus en plus d'uniformité, de plus en plus de frontières. ». Ce rêve déçu qu'exprime ici A. Maalouf résume l'invite de ce livre : dresser un état des lieux des frontières de la méfiance qui excluent par opposition à celles, fondées sur la reconnaissance, qui permettent la circulation des hommes, des biens et des idées.

Ce livre prolonge de manière originale les thèmes développés par le festival Strasbourg-Méditerranée de 2007. Il regroupe des textes sensibles (de différentes factures) sur le paradoxe de la frontière. Paradoxe qui lui est certes inhérent mais qui est aujourd'hui de moins en moins intenable : B. Coulibaly rappelle par exemple le nombre d'organismes « sans

GUIDE PÉDAGOGIQUE DE L'ANTIRACISME en formation sociale

- Manuel Boucher,
Mohamed Belqasmi - (ss. dir.)
Vuibert, 2008.



Le principe d'un guide est d'offrir une didactique en termes de connaissances et de pratiques pour aider des personnes – ici les travailleurs sociaux – cherchant à cheminer dans un territoire donné – en l'occurrence celui des discriminations et du racisme. Le « Guide pédagogique de l'antiracisme en formation sociale » répond très amplement à ce principe. Il part d'un double constat : le manque de lisibilité ou les aveuglements sur des phénomènes de discrimination et de racisme qui empêchent les populations issues de l'immigration de réaliser leur processus d'intégration et d'accéder à une citoyenneté réelle et le rôle central, de part leur vocation même, que doivent jouer les travailleurs sociaux pour combattre ces phénomènes anti-sociaux.

L'articulation de ces deux volets passe par la construction d'une pédagogie qui puisse offrir aux travailleurs sociaux des « armes théoriques et pratiques ». La pédagogie que proposent les auteurs de ce guide vise à donner capacité à appréhender et comprendre la complexité de ces phénomènes, à repérer les processus de leurs productions, à construire des postures professionnelles adéquates et à développer des initiatives responsables et un travail en réseau autour de ces phénomènes. Autant dire que c'est un guide complet et justifiant largement les 400 pages qui le constituent.

L'originalité et l'intérêt de ce guide ne s'arrêtent cependant pas à ce canevas générique. Il est le fruit d'*expériences* dans la formation sociale à l'Institut du développement social en Haute-Normandie dans le cadre des programmes européens INTEGRA puis EQUAL, impliquant une équipe *pluridisciplinaire*. Il ne se réduit pas de ce fait à une somme théorique ou technique mais s'inscrit dans une démarche qui articule *savoirs, pratiques et éthique*. Il offre des *outils méthodologiques* en résonance avec des apports synthétisés de *connaissances* sur les diverses thématiques qui ont trait à ces questions. Il regroupe des *compétences diverses* : chercheurs, formateurs, acteurs associatifs. Il offre un *glossaire* des mots clés qui structurent le champ des discriminations raciales et il renvoie sur des ressources documentaires diverses (bibliographie, sites, rapports, etc.). Il allie de ce fait trois fonctions : autant un *guide* pédagogique qu'un *état* des savoirs et des pratiques et un *outil* de réseau.

C'est, de ce fait, un des premiers ouvrages qui signifient un cap : les constats de la réalité des discriminations, les polémiques autour de cette réalité et les justifications à prendre en compte cette réalité sont derrière. L'horizon est au faire et à la prise de responsabilité pour

transformer cette réalité. Ce « guide » non seulement y invite en favorisant « une pensée critique active et humainement engagée » mais y accompagne efficacement. Son adresse est du coup un brin réductrice : il ne devrait pas concerner seulement les « travailleurs sociaux » mais plus largement les acteurs divers et variés dans les champs social, politique, économique et culturel où sévissent encore le racisme et les discriminations ■

A.C.

LA CHASSE AUX ENFANTS -

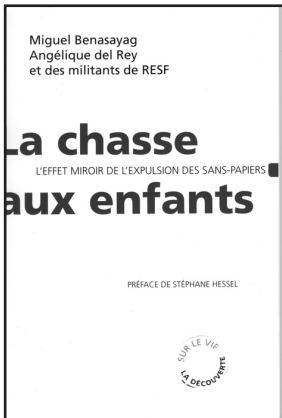
L'effet miroir de l'expulsion

des sans-papiers

- Miguel Benasayag,

Angélique del Rey -

La Découverte, 2008.



Expulser en un an 125000 personnes. C'est tout dit. Mais derrière le chiffre, il y a aussi la méthode. Traquer les sans-papiers jusque dans les restaurants du cœur, appel à la délation, rafles avec meutes de chiens, sirènes tonitruantes à six heures du matin, etc. Une chasse qui s'apparente à celle des loups, provoquant panique et suicides. Et les enfants des sans-papiers qui se retrouvent du coup dans le même filet ? Le

sort qui leur est réservé est indigne d'une République : parfois arrêtés dans leur classe au milieu de leur camarades, sommés de dénoncer leurs parents, remis aux centres (camps) de rétention administratives (CRA) en attente d'être expulsés manu militari, etc. Il faut rendre grâce à RESF (Réseau d'Education Sans Frontières) qui oppose à cette « mise en pratique d'une politique puante », une pratique de la résistance par l'information, le droit, allant jusqu'à cacher ces enfants pour les soustraire aux griffes policières, ce qui est passible d'emprisonnement : « les enseignants préparent des plans de protection des enfants comme s'ils préparaient l'évacuation de l'établissement en cas d'incendie ». On trouve aussi ces nouveaux Justes dans les hôpitaux, les avions, les tribunaux...

Mais le sujet de ce livre va au-delà des injustices que subissent les enfants des sans-papiers. Il interroge les dommages psychiques produits par cette chasse aux enfants sur les autres enfants. L'enquête « RESF miroir » conduite par les auteurs révèle des dommages insoupçonnés chez les enfants a priori non concernés et témoins de ces interventions policières dans les écoles. Par des mécanismes projectifs et identificatoires très intenses, les enfants s'inquiètent de leurs proches (ont-ils des papiers ? la voiture des parents a-t-elle des papiers ? ...). Certains font des cauchemars. Il y a véritablement une onde de choc qui traverse la communauté scolaire aux prises avec ces événements. Cette chasse aux enfants se traduit aussi par l'inculcation des frontières aux enfants en désignant en leur sein des boucs émissaires, et « dans les écoles où il y a des boucs émissaires, se forment aussi les loups de l'avenir ». Est-ce l'école de la République ? ■

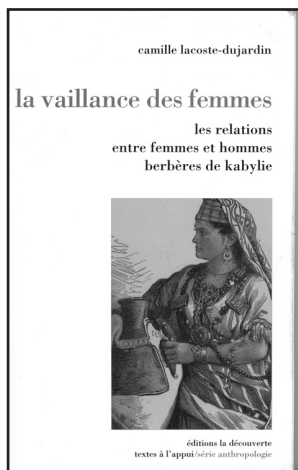
Achour Ouamara

LA VAILLANCE DES FEMMES

Les relations entre femmes et hommes berbères de kabylie

- Camille Lacoste-Dujardin -

Editions la Découverte, 2008.



Pierre Bourdieu, dans son livre sur la *domination masculine* (1), analysait la pérennité de cette domination, quoique larvée et policée, dans les sociétés occidentales contemporaines en prenant appui sur la société kabyle où la femme consentirait à cette domination en l'incorporant dans son habitus.

Contestant cette idée de consentement et d'incorporation de la domination masculine par la femme kabyle, Camille Lacoste-Dujardin tente de décrire les contre-pouvoirs que celle-ci met en oeuvre, sous divers formes, avouées ou secrètes, plus ou moins rusées ou violentes, principalement à travers le privilège de la fécondité, le conte et la magie.

«Hors fécondité, point de salut» : de la fécondité les femmes tirent un privilège inaccessible aux hommes, et source d'un réel pouvoir quand elles engendrent «bien sûr» des garçons. Car si l'incommunicabilité entre hommes et femmes est institutionnalisée, l'amour mère-garçon échappe à l'interdit,

ce qui explique son caractère excessif et exclusif.

Le conte s'avère être la matrice d'un discours social par lequel la femme dénonce les contradictions et les failles de la stratégie masculine, à travers des figures féminines subversives, telle l'ogresse (*Teryel*), l'anti-femme qui transgressent les normes masculines comme le refus de l'asservissement de la fécondité dont seul les hommes tirent le fruit précieux. Femme sauvage, géante, aux énormes et longs seins rejetés et croisés sur son dos, dont le sommeil est bruyant de toutes sortes de cris : aboiements, braiments, mugissements, cris des animaux qu'elle a avalés sans mise à mort ni cuisson, et qui hurlent dans son gros ventre. Elle est aussi dévoreuse de jeunes garçons, ses proies préférées parce que choyés par les hommes.

La magie, cette «science des femmes», est un autre biais par lequel les femmes remettent en cause la suprématie de l'homme. Magiciennes, guérisseuses, nécromancienues, possédées, sorcières, diseuses de bonne aventure, devineresses, accoucheuses, toutes, aussi redoutables que bienfaitantes, transgressent les frontières du genre en jouant les androgynes.

Des différents subterfuges, ruses, feintes, mises en oeuvre par les femmes, il en est un qui mérite la palme d'or de la crédulité masculine : *l'enfant endormi dans le ventre*. La femme peut prétendre qu'elle a un enfant endormi dans le ventre qui peut mettre bien des années à naître. Ce report *sine die* de l'accouchement permet à la femme de dissimuler une stérilité, l'arrêt de la fécondité à la ménopause, ou, plus «diabolique» encore, imputer à un mari défunt un enfant d'adultère.

La femme aurésienne, encore plus la femme targaie, semblent avoir plus de liberté que l'auteure attribue à la situation géographique et historico-politique.

C'est bien entendu la femme kabyle d'une société qui a déjà un pied dans le passé. Témoins les mouvements contemporains

de femmes kabyles qui se battent au grand jour contre la demande masculine. La guerre d'indépendance, l'émigration, ont beaucoup transformé cette société. L'idéologie de la fécondité est tombée en disgrâce chez les femmes qui s'affirment dans des organisations politiques et se réalisent pleinement malgré le retour d'un islam obscurantiste soutenu par des hommes effrayés par la sexualité féminine moins contraignante, comme tentés de faire payer aux femmes leur propre impuissance dans maints domaines qui leur revenaient de fait.

La femme d'aujourd'hui, à bien des égards, est devenue *Teryel*. Elle prend comme modèles les femmes kabyles qui commandèrent aux hommes par le passé, telles Kahina au 7^{ème} siècle, Chimsi au 14^{ème} siècle, et Fadma N'Soummer au 19^{ème} siècle.

Pierre Bourdieu n'est plus là. Il aurait répondu avec la profondeur qu'on lui connaît. Car dans son livre cité plus haut, la femme kabyle était un *pré-texte* pour démontrer que la domination masculine en occident est bien toujours d'actualité. Car le discours féministe occidental, à l'instar du discours social du conte kabyle, s'il est un discours de combat contre cette domination masculine, il n'en demeure pas moins que cette domination perdure encore sous des formes plus élaborées et larvées. C'est pourquoi, la charge contre Pierre Bourdieu n'est pas porteuse de sens nouveau, à moins que ce soit, pour l'auteure, une façon de tuer le père... dominant ! ■

A.O.